

— Cette scène rappelle le moment où Jeanne Fortier, qui s'était réfugiée au presbytère Chevry, chez l'oncle de Georges, fut arrêtée par les gendarmes que le maire du village accompagnait.

— Et cet enfant ? demanda le millionnaire du ton le plus naturel.

— Cet enfant est le fils de madame Darier, que vous voyez là, sœur de l'écclésiastique qui se trouve ici. C'est Georges Darier, aujourd'hui votre avocat. Ce petit cheval de carton lui-même n'est point une accessoire de pure fantaisie. C'est un jouet dont madame Darier avait fait cadeau à son fils.

— Ainsi s'écria l'ex-Jacques Garaud avec un effrayant aplomb, ainsi voilà la femme qui a rendu Lucien orphelin !

— Oui, monsieur.

— C'est un singulier hasard, convenez-en, qui l'a conduite en un endroit où vous vous trouviez vous-même, et vous a permis de reproduire l'image de cette misérable !

— En effet, certains hasards sont étranges.

Lucien Labroue n'avait d'yeux que pour la figure de Jeanne, tandis que Georges ne cessait de regarder madame Darier, qu'il croyait sa mère.

— C'est singulier ! dit Lucien tout à coup.

— Quoi donc ? demanda l'artiste.

— Une ressemblance me frappe

— Celle de Jeanne Fortier avec une jeune fille que vous connaissez, mademoiselle Lucie, sans doute ? Cette ressemblance n'a rien d'étonnant puisque Lucie est sa fille.

— C'est d'une autre ressemblance que je parle.

— Une autre ?

— Oui. Je puis m'abuser d'ailleurs, car la différence d'âge est très grande. Il s'agit d'une femme de cinquante et quelques années.

— A quelle classe appartient cette femme ? demanda vivement l'industriel.

— A la classe des travailleuses. C'est une pauvre créature honnête entre toutes, pleine de courage et d'énergie, et qui n'a certes rien de commun avec Jeanne Fortier.

— Elle habite Paris ?

— Oui, depuis fort longtemps. Autrefois, elle habitait Alfortville, où elle a, m'a-t-elle dit, connu mon père.

— Que faisait-elle, alors ?

— Ce qu'elle fait aujourd'hui encore. Elle était porteuse de pain.

— Et elle se nomme ?

— Lise Perrin. Mais décidément, je m'abusais, et je reconnais mon erreur en regardant mieux. La ressemblance était sans doute dans mon imagination, quoique certains traits offrent une vague analogie.

Paul Harmant, très préoccupé sans le vouloir paraître, se disait :

— Voilà une toile qui rappelle trop de souvenirs. Il faut qu'elle m'appartienne.

Etienne Castel venait de recouvrir son œuvre.

— Ce tableau est à vendre, sans doute ? lui dit le millionnaire.

— Permettez-moi de vous demander pourquoi vous m'adressez cette question, répliqua le peintre.

— Parce que je le trouve admirable, parce que c'est une œuvre de premier ordre, qui serait l'honneur de ma galerie et que je désire acheter.

— Ah ça, mais, cher monsieur Harmant, fit Etienne avec un sourire, pour un homme qui, disiez-vous ne se connaît point en peinture, voilà de l'enthousiasme !

— C'est, vrai. Votre œuvre produit sur moi une impression profonde. Le dessin, la couleur, l'expression, tout me semble parfait. Bref, je vous achète ce tableau, quel qu'en soit le prix.

— Il y a une difficulté, cher monsieur.

— Laquelle ?

— Le tableau ne m'appartient plus.

— Celui à qui il appartient consentirait peut-être à me le céder.

— J'en doute, ou pour mieux dire, je suis certain du contraire. Mon pupille Georges n'avait ni le portrait de sa mère, ni celui du curé Laugier, son oncle. Je lui ai donné cette toile, et je crois que pour une fortune il ne s'en séparerait pas.

— Vous pouvez en jurer hardiment, mon ami s'écria Georges. Je regrette vivement qu'un motif sacré m'empêche de saisir l'occasion d'être agréable à monsieur Paul Harmant. Mieux que personne il est capable d'apprécier le sentiment qui me fait agir.

— Je le comprends, je l'apprécie, répliqua le ci-devant Jacques Garaud. Mais je n'en suis pas moins fort contrit de voir une belle œuvre m'échapper. Enfin, n'en parlons plus maintenant, messieurs, ne pensez-vous pas qu'en attendant l'heure du dîner, il serait bon d'aller faire un tour au bois ?

Les trois hommes appuyèrent la motion de l'industriel et, juste à ce moment, le valet de chambre vint annoncer que mademoiselle Mary venait de renvoyer le landau.

— Voilà qui se trouve à merveille, dit le millionnaire. Cela nous évitera de chercher un véhicule pouvant nous contenir tous les quatre, et nous irons prendre des apéritifs à la Cascade.

Etienne Castel avait reçu ses amis et ses visiteurs en veston d'atelier.

— Permettez-moi d'aller m'habiller plus correctement, fit-il, et je serai à vous.

Tout en modifiant sa toilette, il pensait :

— Décidément cet homme m'est suspect à bon droit ! A deux ou trois reprises j'ai vu sa physionomie changer, quoiqu'il possède sur lui-même un prodigieux empire. C'est un gredin ! J'en ai la conviction absolue, mais les preuves me manquent. Où les trouver ?

Tandis que l'artiste s'habillait en monologuant ainsi, Paul Harmant, quoique très préoccupé de ce qu'il venait de voir et d'entendre, affectait une gaieté qui trompa Lucien Labroue et Georges Darier. Il parlait haut ; il faisait des

projets merveilleux pour l'avenir de Lucien et de sa fille ; il voyait l'usine d'Alfortville prête à renaître de ses cendres, et voulait que dès la semaine suivante le fils de Jules Labroue s'occupât des plans de constructions à exécuter. Le retour d'Etienne Castel coupa court à cet entretien qui mettait Lucien à la torture. Les quatre hommes quittèrent l'atelier et gagnèrent le landau bien attelé qui les attendait à la porte, le long du trottoir de la rue d'Assas et qui les conduisit au bois de Boulogne.

LXIII

Rue Murillo, le dîner devait être servi à sept heures. Dans une maison montée comme l'était celle de Paul Harmant, il suffit de donner des ordres au chef de cuisine pour improviser en quelque sorte un dîner des plus fins. Or, le temps ne manquait point ; non plus que les ressources de toute sorte, et le "chef" avait promis de faire des merveilles en exécutant le "menu" dicté par Mary. Celle-ci, bercée de douces illusions, se sentait absolument heureuse.

— A six heures et demie, l'impatience avec laquelle elle attendait son mari futur, son père et ses invités, fut satisfaite. Le landau, retour du bois, entra dans la cour de l'hôtel. Mary, le visage illuminé par les flammes de la joie intérieure, les lèvres souriantes, se tenait sur la plus haute marche du perron, prête à recevoir les nouveaux venus. Elle semblait avoir reconquis en quelques heures la moitié des forces perdues depuis le moment de son arrivée de Paris.

Etienne Castel franchissait pour la première fois le seuil de l'hôtel du grand industriel. Mademoiselle Harmant voulut lui montrer les pièces de réception et surtout la galerie de tableaux dont ses conseils avaient dirigé la formation. Il se prêta de bonne grâce à la fantaisie de la jeune fille, et la félicita très sincèrement du goût parfait déployé par elle dans tous les aménagements intérieurs. Ce petit voyage d'exploration se terminait à peine quand le maître d'hôtel, superbe en sa tenue de diplomate ou de ministre plénipotentiaire, vint solennellement annoncer que mademoiselle était servie. Le repas fut gai, quoique d'une gaieté parfois un peu forcée, surtout en ce qui concernait Paul Harmant, Lucien et Etienne. Après le dîner, on passa dans un petit salon où le café, les liqueurs, les cigares se trouvaient servis.

Vers dix heures du soir, Paul Harmant fit apporter du papier et des plumes, installa Georges Darier devant une petite table, s'assit à côté de lui et lui dit :

— Mon cher avocat, je sollicite de votre obligeance le projet de contrat que je porterai demain à mon notaire, et que nous signerons dans quinze jours.

Le jeune homme prit une plume.

— Me voici prêt à officier, fit-il avec une gravité comique. Mais point n'est besoin de dresser un acte en bonne et due forme. Les expressions techniques du notariat peuvent, d'ailleurs, me faire défaut. Je vais simplement jeter des notes que vous remettrez à votre "tabellion" afin qu'il les encadre dans son jargon réglementaire.

— C'est cela.

— D'abord, et en première ligne, fit observer Etienne Castel, qui fumait lentement un cigare derrière son expupille, il faut placer les noms du père de la future, ceux de la future et ceux du futur.

— Bien entendu. Voulez-vous, mon cher client, me dicter votre état civil ?

Le millionnaire dicta :

— Paul Harmant, fils de Césaire Harmant et de Désirée Claire Soliveau son épouse, tous deux décédés, né à Dijon, Côte d'Or, le 21 avril 1832, veuf de Noémi Mortimer, né aux Etats-Unis d'Amérique, à New-York, mécanicien constructeur et propriétaire demeurant à Paris, rue Murillo.

Etienne Castel écoutait avec attention et commandait à sa mémoire d'être fidèle.

— Fort bien, dit Georges. Maintenant l'état civil de la future.

— Mary Noémi Harmant, fille de Paul Harmant et de Noémi Mortimer, son épouse, décédée. Née à New-York, le 30 juillet 1864.

— Parfait ! Au futur, maintenant !

Lucien, qui croyait vivre dans un rêve, et qui subissait toujours l'ascendant d'Etienne Castel, prit la parole à son tour et dicta :

— Jules-Lucien Labroue, né à Alfortville (Seine), le 9 octobre 1855, fils de Jules-Adrien Labroue et de Marie Berthier, son épouse, tous deux décédés.

— Voilà qui est écrit, dit l'avocat. Maintenant, veuillez m'apprendre quelles sont les clauses du mariage que vous voulez faire. Et d'abord sous quel régime mariez-vous votre fille ?

— Sous celui de la communauté, le seul qui prouve au mari une absolue confiance. Je donne à ma fille un million de dot espèces et je reconnais à Lucien un apport d'un million, sans compter les terrains d'Alfortville.

— Cette grande fortune que vous m'offrez, monsieur, qu'ai-je donc fait pour la mériter ? s'écria Lucien en se levant.

— Ce que vous avez fait ? répondit Paul Harmant, vous assurez le bonheur de ma bien-aimée Mary ! N'est-ce pas tout pour moi ?

Puis il ajouta :

— Outre ce contrat, un acte d'association sera signée entre nous, et la moitié de tous les bénéfices vous appartiendront. Ne me dites rien. Ne cherchez pas à me prouver que j'agis trop grandement avec vous. Supposez si vous voulez que je ne songe point à vous, mais uniquement à ma fille. Donnez-moi la main, mon cher Lucien, tout est convenu.

Le jeune homme prit machinalement la main du grand industriel et la trouva froide comme de la glace, mais il ne songea même pas à s'en étonner.

— En vérité, monsieur, vous faites royalement les choses ! dit Etienne Castel ; j'en suis heureux pour Lucien Labroue, auquel vous rendez généreusement ce qu'un misérable lui avait arraché en tuant son père !

Le ci-devant Jacques Garaud, en entendant ces mots, devint très pâle, mais il se pencha brusquement vers Georges Darier qui écrivait toujours et l'artiste ne put constater sa pâleur.

— Voilà qui est terminé, fit le jeune avocat en déposant sa plume sur la table, à moins que vous n'ayez à m'indiquer d'autres dispositions.

— Une seule.

— Laquelle ?

— Celle-ci : Lucien Labroue serait héritier des biens de sa femme si celle-ci mourait sans enfants.

— Inutile d'écrire cette clause, elle résulte forcément de la communauté. Maintenant il serait bon, je crois, d'évaluer les terrains d'Alfortville.

— Mettez deux cent mille francs.

— Mais, monsieur, commença Lucien, ils ne valent pas...

— L'industriel lui coupa la parole.

— C'est écrit ! dit-il, j'estime ces terrains deux cent mille francs au moins, et je suis sûr de ne pas me tromper.

Georges Darier posa de nouveau sa plume et lut à haute et intelligible voix un projet de contrat très clair et très court, que le plus habile notaire n'aurait pas désavoué. Etienne Castel écoutait, tout en examinant à la dérobée la physionomie du millionnaire, et cette physionomie lui paraissait si calme qu'un revirement inattendu se produisait dans ses idées.

— Décidément il est impossible que je ne me sois point fourvoyé dans mes suppositions ! pensait-il. Si cet homme n'était pas le vrai Paul Harmant, il n'oserait agir avec une telle audace, qui le perdrait au lieu de le sauver. Cependant si absurde que ce soit, j'éclaircirai mes doutes.

A partir de ce moment il cessa d'être question d'affaire, et la causerie devint générale. Vers onze heures et demie l'artiste donna le signal du départ.

— Messieurs, dit Paul Harmant, n'oubliez pas que la signature du contrat aura lieu ici, aujourd'hui en quinze. Nous comptons sur vous pour dîner, un dîner tout à fait intime, et ensuite aura lieu une grande soirée. Je vous enverrai des invitations en blanc pour vos amis.

Mary tendit la main à Lucien en prononçant tout bas ces mots :

— A demain, n'est-ce pas ? à déjeuner...

— Oui, mademoiselle, répondit le jeune homme en prenant la main de Mary et en la portant à ses lèvres.

Sur ce baiser, mademoiselle Harmant sentit son cœur bondir. Le sang afflua violemment à ses joues. Ses yeux devinrent étincellants. Mais en même temps une toux sèche ébranla sa faible poitrine et arracha de ses lèvres un gémissement douloureux. Etienne, Georges et Lucien la regardèrent avec une compassion profonde. Rien n'était plus navrant en effet que cette jeune fille qui se croyait à deux pas du bonheur, et qui ne voyait point, entre elle et ce bonheur, l'infranchissable obstacle, la mort.

On se sépara. Paul Harmant, resté seul avec Mary, lui tendit les bras.

— Enfin tu es heureuse, n'est-ce pas, chère mignonne ? lui demanda-t-il.

— Oh ! oui, père, bien heureuse. Absolument heureuse, répondit l'enfant dont la foux faisait trêve depuis quelques secondes. Ma joie est trop grande, trop intense, elle me fait mal. J'ai besoin d'un peu de repos.

— Va te reposer, ma chérie. Le sommeil te calmera. Les émotions si vives ne valent rien pour toi. Mais les voilà finies, et le moment d'un paisible bonheur approche, puisque Lucien sera bientôt ton mari. Va, ma mignonne.

Le millionnaire embrassa sa fille et, prenant le brouillon de contrat rédigé par Georges Darier, il entra dans son appartement. Aussitôt la porte refermée derrière lui, l'expression de son visage changea comme si le masque dont il était couvert venait de se détacher. Il se laissa tomber sur un siège.

— Qu'ai-je donc à redouter encore et quel nouveau danger me menace ? murmura-t-il avec découragement. Au moment où Lucien Labroue entre dans ma famille ; où j'ai tué dans son cœur son amour pour Lucie Fortier et creusé entre elle et lui un abîme infranchissable ; à l'heure où son mariage avec ma fille me rend maître de lui, pourquoi ce fantôme du passé qui se nomme Jeanne Fortier vient-il soudainement m'apparaître ? Ce peintre connaît Jeanne, il la connaît bien puisqu'il a tracé d'elle une image merveilleusement ressemblante. Jeanne Fortier évadée de sa prison pourrait le rencontrer, il la reconnaîtrait ! Elle pourrait se trouver, par lui, en rapport avec Lucien, et qui sait si Lucien ne l'a pas vue déjà ? Cette femme dont il a parlé, cette porteuse de pain, cette Lise Perrin dont la ressemblance avec Jeanne l'a frappé, si c'était Jeanne elle-même se cachant sous un faux nom ? Jeanne si près de lui, et qui mourrait d'une heure à l'autre devenant menaçante. N'aurai-je donc jamais de repos complet ? La peur troublera-t-elle donc éternellement mon sommeil ?

Paul Harmant quitta le siège sur lequel il s'était laissé tomber.

— La peur ! répéta-t-il, mais c'est de la folie ! De quoi ai-je peur ? Je me nomme Paul Harmant, et je possède des papiers en règle que j'opposerais à quiconque viendrait me dire : "Vous êtes Jacques Garaud." Jacques Garaud est mort. Un seul homme sait la vérité, c'est Ovidie, et Ovidie est trop étroitement lié à moi par le crime et par l'intérêt, pour témoigner jamais contre moi ! Allons donc ! L'épouvante serait insensée ! Je ne crains rien, ni personne !

LXIV

En sortant de l'hôtel de la rue Murillo, où, quoiqu'il cherchât à se rassurer, le faux Paul Harmant restait en proie à des angoisses qui devaient singulièrement troubler son sommeil, Lucien Labroue appuya sa main sur le bras d'Etienne Castel.

— Ah ! monsieur, qu'avez-vous fait ? lui demanda-t-il d'une voix agitée. Où m'avez-vous conduit ?